

La Perception de l'Eau dans *Sanagas* de Wilfried Mwenye

The Perception of Water in Sanagas by Wilfried Mwenye

Issofa POUMEYOU

Université de Buea (Cameroun)

i.poumeyou@yahoo.com

d/dep: 04/04/2024

d/ acc : 20/05/2024

d/ pub : 02/06/2024

Résumé :

Cet article analyse les traces de l'eau présentes dans *Sanagas*. La critique archéologique des textes littéraires et d'arts visuels utilisée pour mener cette étude permet de ressortir trois principales dimensions de cette matière dans l'eau : d'abord socio-hydrographique, avec les grands cours d'eau qui drainent tout le Cameroun ; ensuite, biologique et surtout embryologique, en ressortant le processus de la reproduction humaine centré sur la substance hydrique, et à partir duquel l'œuvre littéraire revêt le caractère scientifique par les divers savoirs qui la traversent ; et enfin anthropologique, par le rôle du fleuve Sanaga dans la constitution des différentes ethnies camerounaises dont l'ancêtre commun est le mythique peuple Nandebo.

Mots clés : œuvre littéraire, eau, perception, mentalités, ethnies camerounaises

Abstract:

This article analyses traces of water present in *Sanagas*. The archaeological critic of literary texts and visual arts used to conduct this study determined tree dimensions of that substance: firstly, socio-hydrological, with the main watercourses that drain all the Cameroon; then, biological, especially embryological, by bouncing the human reproduction process centralized on the hydric substance, from which literary achieves the scientific character, with different knowledges that enrich it ; and finally anthropological, by the role of the river Sanaga in the foundation of different Cameroonians ethnics whose the common ancestor is the mythic people Nandebo.

Key words: literary work, water, perception, mentalities, Cameroonian ethnics



Introduction

Les études qui portent sur l'eau remontent à l'Antiquité grecque avec les philosophes présocratiques. Ceux-ci l'ont explorée à côté de l'air, le feu et la terre, en y recherchant l'origine du monde. Plus proche de nous, au XX^e siècle, s'y intéresse entre autres Gaston Bachelard dans *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière* (1942), mais aussi Mattias Aronson dans sa thèse de doctorat intitulée *La thématique de l'eau dans l'œuvre de Marguerite Duras*, soutenue en 2006 à Göteborgs Universitet. Leurs travaux qui embrassent la littérature de l'aire culture occidentale consistent en une psychanalyse des constituants de la matière, notamment l'eau. Ainsi, le constat de Bachelard, plus généralisant, laisse voir que l'analyse des formes en les attribuant à leur juste matière débouche sur une doctrine complète de l'imagination humaine. Alors qu'Aronsson (2006 : 164) remarque que les motifs aquatiques présents dans les œuvres littéraires de Duras sont liés à l'érotisme, la création, l'enfance, la destruction et la mort.

La présente étude¹ porte sur *Sanagas*, une production littéraire d'un jeune auteur camerounais, Wilfried Mwenye, dans laquelle l'élément aquatique est fort prégnant. En s'y penchant, elle vise à dégager des implications culturelles et identitaires qui sous-tendent les relations que les sociétés traditionnelles camerounaises représentées dans ce texte entretiennent avec l'eau, partant de la conception de l'homme à sa mort en passant par certains rites auxquels elles s'adonnent. Ce qui répond aux questions suivantes : comment l'eau est-elle perçue dans *Sanagas* de Mwenye ? Quel(s) système(s) de valeurs fonde cette perception ? La démarche critique choisie pour cette recherche est la critique archéologique des textes littéraires de Ngetcham². Elle permettra de reconstituer l'origine des sociétés camerounaises autour de l'eau, et de déterminer les mentalités qui régissent leurs pratiques sociales associant cette composante de la nature. Ainsi, ce

¹ Cette recherche est une communication présentée lors d'un colloque scientifique organisé à l'université de Buea (Cameroun) du 30 au 31 Juillet 2021, sous le thème « Theorizing Cameroon in the 21st Century ». Le projet de publication des actes de cette rencontre scientifique est aujourd'hui sans issue. Ce qui me donne raison de publier ma recherche, trois ans après la tenue du colloque.

² NGETCHAM, (2022), *Pour une critique archéologique des arts et des lettres*, Paris, Atramenta.

travail consistera d'abord à débayer le site par une analyse des hydronymes qui y sont présents ; il sera ensuite question d'étudier la participation de l'eau à la vie de ces groupes sociaux, et enfin l'influence qu'elle a sur leurs schèmes mentaux ou leurs imaginaires sociaux.

1. Des hydronymes

La matière eau constitue la toile de fond du texte de Wilfried Mwenye. Tout semble y avoir une racine hydrique. Le titre en est un exemple convainquant : « Sanagas ». Il produit un écho qui interpelle sur la place de ce fleuve ainsi que de tous les autres sur la vie des peuples qu'ils desservent, notamment sur leur mémoire collective. De plus, ce paratexte constitue un référent social, celui du Cameroun, avec son allusion au fleuve Sanaga auquel se révèle l'attachement de l'écrivain à sa société d'appartenance. Plusieurs autres hydronymes, présents dans ce texte, viennent confirmer ce préalable. Il s'agit de : « Mbam, wouri, Bénoué, Noun, Kim, Djerem, Lom, Boumba, Nkam, Donga, Kienké, Mayo-Louti, Dja, Kadéï, Pangar, Lokoundjé, Ndé, Ntem, Chari, Sangha, Nyong, Serbewel, Lobé, Vina, Bok, Dibamba, Mounjo » (*Sanagas*, p. 25). Ce sont tous des cours d'eau qui drainent le territoire camerounais, et dont l'énumération ainsi faite ressort au passage l'identité hydrographique nationale.

Par ailleurs, d'autres indices de cette même matière retrouvés sur le site textuel de *Sanagas* dressent sa typologie, décrivent ses mouvements et définissent les relations qu'elle entretient avec les autres composantes de la nature. Toute chose qui s'apparente à une leçon d'hydrologie aussi bien qu'une conception écologique donnée. Il y a d'abord cette typologie qui regroupe « la rivière » (p. 21), les « bassins » (p. 28), « le fleuve » (p. 33), « la mer » (p. 23) et les « grands bassins fluviaux » (p. 28) et « bassins océaniques » (p. 24) ou les océans dont « l'atlantique » (p. 37) en un exemple. A côté de cet océan, figurent en bonne place des courants fluviaux camerounais illustratifs, notamment « Sanagas », « mbam, wouri, Bénoué, Noun, Kim, Djerem [...] » (*Sanagas*, p. 35). Il ressort de ce détail une riche carte hydrographique du Cameroun avec ses grands cours d'eau et ceux qui lui sont limitrophes.

Ensuite, nous identifions leurs mouvements: « flots » (p. 19), « clapots atlantiques », (p. 20), « coulées aqueuses » (p. 20), « l'éther », l'écume, poussière d'eau » (p. 23), « clapots saccadés coiffés d'écumes », « saccades » (p. 24), « des embouchures », « corps coulant à vannes ouvertes et livrés aux cataractes des débits, aux collapsus sur les récifs et aux rebuts sur les berges transpirant à grandes veinules des eaux à pellicule

ferrugineuse » (p. 27). Ces modes d'écoulement, tous violents, renvoient à un haut débit³ de l'ensemble des fleuves du pays. Les « flots », les « clapots », les « écumes » et les « saccades » qui caractérisent ces coulées fluviales sont liés à la nature plus ou moins accidentée des reliefs qui les supportent, mais surtout, ils les rangent dans la catégorie d'une « eau violente »⁴ (Bachelard, 1942 : 27) due à son haut débit. Ce trait de violence se lit sur l'influence qu'elles exercent sur les « corps » humains violentés dont les attitudes obéissent en même temps aux injonctions de l'eau.

Et enfin, les différentes relations que ces eaux entretiennent entre elles et le terrain sur lequel elles coulent. Le vocabulaire hydrologique y relatif renseigne sur des beaux paysages naturels qui naissent de rapports entre des cours d'eaux. Par exemple, le point de rencontre entre un fleuve et une mer crée une « embouchure » (p. 34). Tandis que des « cascades » (p. 19) et des « cataractes » (p. 27) décrivent respectivement des chutes d'eau d'un rocher à un autre et, successivement, d'une grande rivière ou d'un fleuve. Les « golfes » (p. 24), « estuaires » (p. 21), « biefs tronqués » (p. 37), « récifs » (p. 33) rendent compte à leur tour des différents rivages où le cours d'eau domine sur la terre de façon permanente ou tout simplement en période de crue.

Ces détails sur le comportement des cours d'eau dont la plupart ressort de l'hydrographie camerounaise mettent en relief sa riche diversité, avec des beaux paysages naturels qui en résultent, et dont l'entretien et la mise en valeur serait d'un grand apport en tourisme et en énergie pour le pays. Car,

³ Ce débit particulièrement élevé corrobore le constat de Jean Claude Olivry sur le régime hydrologique du Cameroun : « Le réseau de cours d'eau du Cameroun participe au drainage d'un vaste ensemble couvrant environ le tiers de la superficie du continent africain, partagé par 23 états soit près de la moitié des pays d'Afrique, partage des ressources en eau qui a souvent justifié la création d'organismes inter-états tel que l'Autorité du Bassin du Niger (A.B.N.) ou la Commission du Bassin du Lac Tchad » . OLIVRY, Jean, Claude (1986), *Fleuves et rivières du Cameroun*, Paris : Mesres-Orstom, p. 42.

⁴ Gaston Bachelard la caractérise : « dans sa violence, l'eau prend une colère spécifique ou, autrement dit, l'eau reçoit tous les caractères psychologiques d'un type de colère [...] Aussi l'eau violente est bientôt l'eau qu'on violente. Un duel de méchanceté commence entre l'homme et les flots ». BACHELARD, Gaston (1942), *L'eau et les rêveries. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, p. 27.

ce principal gisement d'eau national peut bien être transformé en économies d'eau (Delacroix & Lasserre, 2003 : 13). Les hydrologues Delacroix et Lasserre constatent que « la fonction hydrologique d'un territoire dépend [...] de l'utilisation de la ressource "eau", et le gain de la valeur ajoutée ne peut avoir primauté dans tous les cas » (*Ibid.*, p. 14). La gestion efficace des ressources hydrauliques nationales à laquelle nous faisons référence ici consiste, pour reprendre Delacroix et Lasserre (2003 : 14), en une gestion intégrée des bassins versants, de façon à en faire des règles de bonne conduite couramment admises dans la politique hydrologique nationale. Par exemple, il est admis que « les montagnes sont les châteaux d'eau de la Planète » (*Ibid.*, p. 15) ; le Cameroun en dénombre plusieurs. Leur exploitation dans ce sens suffirait à booster notre ressource énergétique et par extension l'économie nationale.

Plus loin, les différents états de la matière se découvrent dans l'espace textuel, avec au passage le cycle de l'eau qui en ressort, notamment dans le passage ci-après :

Du temps où les hommes étaient fils de la mer, l'écume issue de ses brassées, s'élevait, portée par les airs sur l'échelle des altitudes. Avant de rencontrer l'éther, l'écume, poussière d'eau, par fluctuation thermique et friction moléculaire, devient **gaz**. Alourdie, elle se condensa en liquide dépouillé de corpuscules de **sel**. Ainsi, vertigineusement, dégouлина dans le vide aérien un **liquide** doux et frais échu à l'écuelle des lacs. Remplis à ras-bords, il dégorgea à flots affolés sur les terres, traçant sillons et canyons repus d'eau, de spores et de limon (*Sanagas*, pp. 23-24).

Dans cet extrait, le changement d'états de l'eau est la résultante d'une « fluctuation thermique » ou d'un changement de température dû à la variation du climat. Ainsi, le « gaz » ou l'eau à l'état gazeux provient de la vaporisation de « la mer », lequel processus associe « l'écume » et « l'éther ». Cette eau gazeuse s'alourdit et se condense pour donner du « sel », métaphoriquement désignée à travers une composante gastronomique du groupe d'appartenance du poète. Le solide ainsi obtenu est issu de la condensation. L'effet climatique sur le gel suspendu dans « le vide aérien » le transforme en « liquide », état initial, « doux et frais échu à l'écuelle des lacs » sous forme de pluie ; pluie qui dégorge « à flots affolés sur les terres, traçant sillons et canyons repus d'eau ». C'est ainsi que se forme le cycle de l'eau qui se résume dans le schéma suivant.

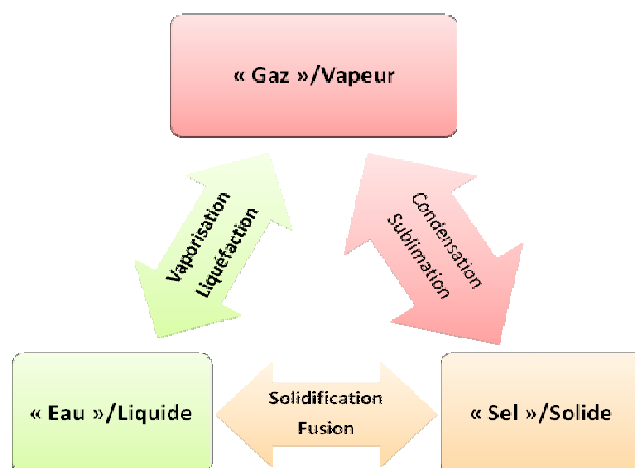


Figure1 : Cycle de l'eau

Succinctement, le déploiement des hydronymes dans *Sanagasa* un fort ancrage social sur le Cameroun, d'autant plus qu'ils ressortent ses grands cours d'eau et leur fonctionnement dans la perspective hydrologique nationale. Toute chose qui permet de dire, à la suite d'Ivan Jablonka, que la littérature est aussi le lieu de faire la démonstration scientifique. Car, « l'écriture n'est [...] pas la malédiction du chercheur, mais la forme que prend la démonstration. Elle n'entraîne aucune déperdition de vérité ; elle est la condition même de la vérité » (Jablonka, 2014 : 14). Son analyse peut même amener à toucher à des problématiques comme la reproduction humaine qui constitue le deuxième axe de notre réflexion.

2. L'homme-eau ?

Le corps humain est essentiellement composé d'eau. Toutes les autres substances qui semblent en différer, comme le sang, la lymphe, l'urine et autres, ont une base liquide. C'est du moins ce qui ressort du constat d'Erik Orsenna (2009 : 10) : « Nous sommes tous [...] faits d'eau » ; « liquide interstitiel, sang et lymphe sont, presque exclusivement, composés d'eau » (*Id.*). Masaru Emoto (2007 : 12) fait la même remarque : « Un corps adulte est composé de 70% d'eau. Par conséquent, matériellement parlant, nous pouvons dire que nous sommes de l'eau. »

En effet, *Sanagas* donne à voir cette origine aquatique de l'homme partant de sa conception. Cette dernière s'exprime par la trace de « sperme » qui constitue « la semence » que la « verge » dépose dans l'« utérus » (*Sanagas*, p. 19). Les trois facteurs essentiels de reproduction humaine se

retrouvent ici : la verge et l'utérus renvoient par synecdoque respectivement au male et à la femelle desquels provient le liquide vital qu'est le sperme. Ce dernier, de par sa structure hydrique, se constitue en « eau de vie » parce qu'il incarne la vie humaine dont il est le commencement. Selon Ibrahim Abu Harb, « la cellule de sperme [contient] un être humain miniature préformé qui [grandit] à partir du moment où il [est] déposé dans l'appareil génital femelle » (2009 :10).

Pendant que l'homme la donne par « le phallus » (*Sanagas*, p. 40), la femme la reçoit, fait d'elle « prisonnière neuf mois durant en son sein » (*Sanagas*, p. 24) afin d'assurer sa maturité interne. Du mâle, l'« eau de vie » part en voyageur pour un long séjour dans le repaire de vie féminin où elle se métamorphose en « fœtus » qui sortira « des entrailles » (*Id.*) de sa mère. Ici, se profile la figure de donneur de vie, celle de l'homme, d'où part la semence, et la figure féminine qui la reçoit, la conserve, l'entretient et la libère. En réalité, l'entretien de la vie chez la femme et le temps que celle-là y met minimise l'acte et le temps de dépôt effectué par l'homme dans le réservoir féminin. De la sorte, la femme s'érige volontairement ou pas en réceptacle de la vie, d'autant plus que pendant que l'homme lui sert de l'« eau de vie », elle donne plutôt la vie ou l'enfant au monde.

Par ailleurs, le parcours interne du « liquide séminal » le dote d'autres substances de même nature dont les rôles sont indispensables dans sa vie future, toujours *in vivo*, mais surtout *in vitro*. Il s'agit d'abord du « sang dans des vaisseaux sous protectorat cutané » (*Sanagas*, p. 23), sorte d'eau qui « s'est diluée dans l'hémoglobine » pour devenir « le fœtus » (*Sanagas*, p. 24). La dilution de l'eau dans l'hémoglobine dont il est question ici décrit un stade de développement ou de formation de l'embryon après fécondation chez la mère porteuse. Ainsi, l'eau à laquelle le poète fait allusion est un zygote ou embryon qui se nourrit du sang de la mère au cours de sa formation (Harb, 2009 : 6). Cette phase importante du développement de l'enfant que figure ce passage textuel correspond aux réalités qu'en donne l'embryologiste Laurence Lepienne dans sa définition de l'embryon. D'après elle, « le terme "embryon" désigne, dans son acception générale, le stade du développement humain qui marque le passage d'une cellule unique fécondée, l'œuf, à un ensemble complexe de tissus et de cellules, le fœtus. Cette période correspond aux huit premières semaines qui suivent la fécondation » (2003 : 13).

La rencontre de cette « eau de vie » avec le sang, du moins, du spermatozoïde avec les hématies féminines produit une énergie vitale dont

se dote le futur enfant pendant son séjour utérin. C'est pourquoi, l'embryon se confond, suite à ce contact, à du « sang caillé » ou des « caillots d'hémoglobine » (*Sanagas*, p. 43). La quantité du sang domine sur le liquide initial et démontre le besoin nutritionnel dont a besoin le fœtus à ce stade de sa formation. De même, elle démontre le risque que court la femme porteuse en cas de perte d'appétit ou de privation alimentaire due au manque. Ibrahim Abu Harb constate à ce sujet : « L'embryon, à ce stade, est comme un caillot de sang » ; « cela est dû à la présence de quantités de sang relativement élevées dans l'embryon [...] Aussi, durant ce stade, le sang contenu dans l'embryon ne commence pas à circuler avant la fin de la troisième semaine » (2009 : 8). Cette chaîne de reproduction humaine se résume dans le schéma suivant :

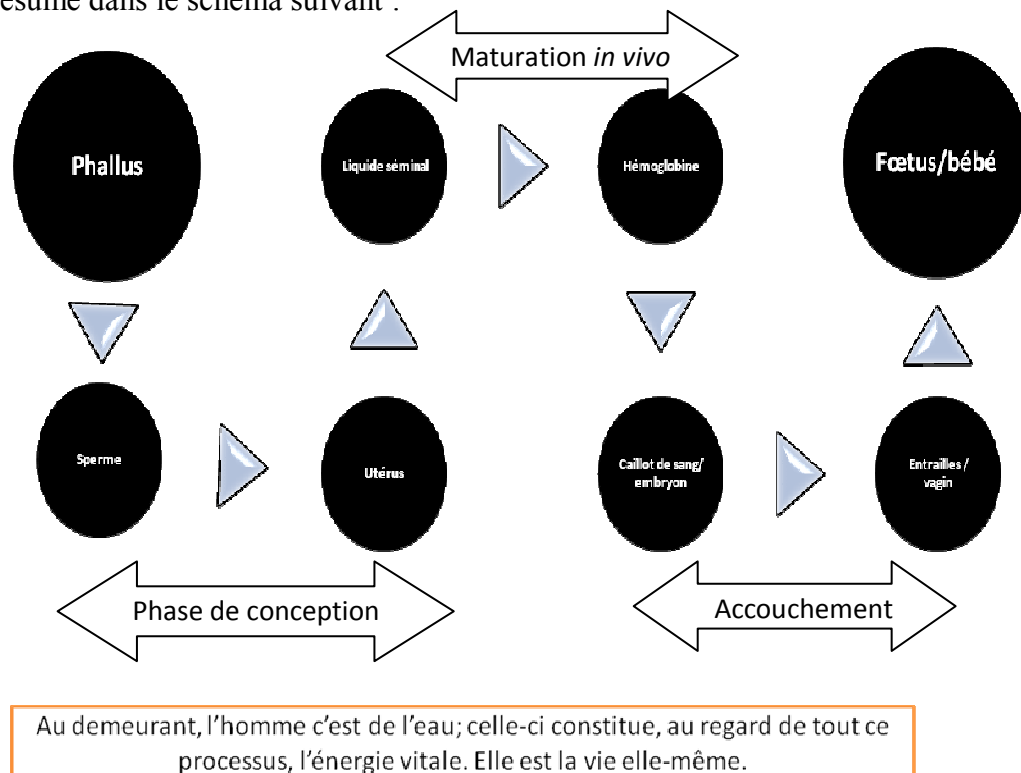


Figure 2 : Processus de reproduction humaine

L'interprétation des traces retrouvées jusqu'ici sur le site de *Sanagas* correspond à l'archéologie d'un savoir biologique et embryologique en particulier. Elle place ainsi la littérature au carrefour des savoirs qui ne

relèvent plus seulement des humanités, mais aussi, des sciences dites naturelles ou exactes qui correspondraient aux compétences d'un biologiste ou d'un embryologiste, entre autres. De ce point de vue, il n'est plus question de « la guerre des sciences et des lettres » dont parlait Bonald au début du XIXe siècle, ou de « l'antagonisme irrévocable qui opposait la "culture scientifique" à la "culture littéraire" » (Antoine Compagnon, 2007 : 35-36) ; il s'agit cette fois-ci d'un dialogue harmonieux entre elles, puisque la littérature braconne les frontières des sciences quand elle ne les intègre pas totalement, de sorte que dans l'œuvre, le savant possède l'artiste (G. Lanson, cité par Compagnon, 2007 : 35).

Par ailleurs, toute la surface qui habite l'embryon est presque aquatique, et le poète-savant en fait cas dans ce propos : « Le fœtus a bubulé dans l'amnios » (*Sanagas*, p. 28). Il s'agit là de l'accouchement proprement dit, qui fait suite à ce qui est commun d'appeler « la perte des eaux » par la voie vaginale. En fait, le « bubulement » de l'enfant dans le liquide amniotique décrit bien cette phase natale où l'eau qui s'est faite chair et a vécu dans un milieu aquatique, notamment dans le sac amniotique, arrive au monde toujours par l'eau. Le liquide qui annonce la sortie du bébé scelle donc le lien entre lui et ce dernier ; il fait que « l'homme recouvre ses origines aquatiques » (*Sanagas*, p. 24) devant l'habiter tout le restant de sa vie terrestre.

Le parcours prénatal de l'homme ainsi retracé à travers *Sanagas* démontre son origine hydrique, confirmant ainsi un aspect de ce que Dieu en décrit dans le *Coran*. En voici la traduction du verset en français : « Nous avons certes créé l'homme d'un extrait d'argile, puis Nous en fîmes une goutte de sperme dans un reposoir solide. Ensuite Nous avons fait du sperme une *alaqah* (sangsue, chose suspendue, caillot de sang), et de la *alaqah* Nous avons créé une *moudgah* (substance mâchée) ... » (Coran, chapitre 23 : 12-14). Le silence du poète sur l'argile comme matière de base de création de l'humanité selon le discours religieux suppose son opposition à cette thèse sur l'origine argileuse de l'homme. Ce qui dévoile son adoption de la thèse scientifique qui se limite au fait visible qu'est l'eau, dont la chaîne de transformation, de l'homme à la femme, retrace le lien originel entre la substance hydrique et l'être humain.

Toutefois, ces deux avis scientifique et religieux se rencontrent sur la part aquatique de l'homme : le premier étant la continuité du second. Son importance dans la vie fait dire à Bachelard (1942 : 26) que « l'eau est l'objet d'une des plus grandes valorisations de la pensée humaine : la

valorisation de la pureté ». Elle est « une substance fondamentale » parce qu'elle représente chez le vivant, l'homme en particulier, une « *morale naturelle*⁵ » (*Id.*). Elle est presque omniprésente dans ce que l'homme fait et trahit ses états d'âme ou plutôt ses schèmes conceptuels selon l'usage qu'il en fait.

3. L'eau comme symbole

Le versant de l'analyse de l'eau que nous touchons ici est essentiellement anthropologique. Il consiste à scruter le rapport de l'homme (textuel ?) à la matière dont il est majoritairement composé, à l'effet d'en dégager des significations et valeurs qui l'entourent.

Il ressort déjà des interprétations précédentes que l'eau symbolise la vie, puisqu'elle détermine le vivant dans l'ensemble : l'eau c'est la vie, dit-on souvent. Il s'agit là d'une vision globale ou laconique derrière laquelle se cachent d'autres fonctions et valeurs de la même matière, perceptibles dans *Sanagas*. Lorsqu'elle se manifeste par les « larmes », par exemple dans ce contexte où « c'est par un concert de larmes et de sang que le fœtus est restitué » (*Sanagas*, p.24), l'eau connote ici la douleur ; elle est le symptôme d'un sentiment d'inconfort. Généralement, lorsque les liquides de l'organisme empruntent la voie de sortie, surtout le sang, ils signalent un dysfonctionnement organique et constituent un risque ou une menace pour la vie de la victime. De ce fait, les larmes humaines, celles en particulier d'une femme pendant l'accouchement et le sang qu'elle perd, comme les figure l'extrait ci-dessus, expriment respectivement l'intensité de la douleur qu'elle ressent et le risque de perdre sa vie en en donnant une autre.

Cependant, la signification est contraire, positive quand la substance hydrique pénètre le corps. Elle y va combler un manque et assurer l'équilibre du système organique. Les indices gastronomiques « lait de bovins » (*Sanagas*, p. 20), « vin » (*Sanagas*, p. 19) et « sel » (*Ibid.*, p. 24) en font échos dans le texte. Leur rôle d'entretien de l'organisme n'occulte pas la valeur identitaire que la consommation de cette boisson locale et l'utilisation de cet ingrédient naturel, tous issus de l'eau, dévoilent chez l'artiste. Leur présence sur l'espace textuel constitue un miroir grossissant qui reflète une habitude gastronomique traditionnelle ayant cours dans la société du poète. Ici, l'eau a une double fonction nutritive et culturelle.

En outre, l'eau délimite les continents et les nations et distingue les peuples. Elle sert, à cet effet, de véritable frontière naturelle entre des entités

⁵ C'est l'auteur qui souligne.

géographiques et culturelles. Cela est perceptible dans la localisation que l'écrivain fait de son pays :

Ma terre est cet espace à la calotte qui d'un geste baptiste, s'imbibe à **la flaque tchad**, et à l'ouest, exhibe sa cambrure dotée de cloaques offerte en sodomie aux **clapots atlantiques** ; et de son bec de canard pousse des coincoins dans **la fange du Logone** occupée à emplir son jabot sur l'aile oriental (*Sanagas*, p. 20).

Les cours d'eau sur lesquels le territoire décrit s'ouvre montrent qu'il s'agit bel et bien du Cameroun. Effectivement, ce dernier borde le lac Tchad au Nord, l'océan atlantique à l'Ouest et le Logone et Chari au Nord-est. Le milieu aquatique joue dans ce cas le rôle de repère, localise l'espace auquel il confère une identité, ainsi qu'au peuple qui y vit.

De la même façon, l'eau est un ancien moyen de communication qui, depuis des siècles, permet le déplacement des masses migrantes. Aussi, la fascination des peuples pour elle, avec les différents a tous qu'il leur apporte, justifie leurs installations, ou plutôt, prolonge leur déplacement massif tout le long des rivières et des fleuves. C'est ce qui justifie la dispersion, à travers tout le territoire, d'un peuple mythique, « Nandébo » (*Sanagas*, p. 20), qui serait l'ancêtre commun des sociétés qui composent le Cameroun : « C'est ici que tout a commencé. C'est bien ici que nourrie au lait de bovins et au sang des sacrifices, la nation, mue par la pulsation de l'ailleurs, dériva en peuplades le long de la grande eau alors source en ce site primaire » (*Sanagas*, p. 20). « La grande eau » qui attire des « peuplades » ici est la Sanaga, le plus long fleuve du Cameroun, avec 918m de profondeur, qui tire sa source de « l'Adamawa », château d'eau du pays. Elle conserve une mémoire collective nationale ; celle-ci remonte la lignée ancestrale des groupes sociaux camerounais jusqu'à l'Adamaoua, sous la figure mythique de « Ngnandéré », dont les descendants se sont disséminés sur tout le territoire national à travers les siècles. Le mythe lié au peuple Nandébo, à l'ancêtre Ngnandéré et au fleuve Sanaga traduit la mobilité ; cette migration permanente de l'homme qui correspond au mouvement de l'eau, rappelant ainsi son origine aquatique.

Cette liaison originelle explique l'attraction que l'eau exerce sur les ancêtres suscités et fonde la « Grande Migration » (*Sanagas*, p. 24) ou la « Grande Errance » (*Ibid.*, p. 28) du septentrion pour le reste du pays, suivant le lit du grand fleuve. L'accent mis sur cette aventure ancestrale est lié aux nouveautés que connaît le groupe tout au long de son périple, sur le plan ethnique et linguistique. Autant la Sanaga se ramifie, autant le groupe

homogène se divise, chaque branche cheminant suivant un affluent du fleuve-mère. Le passage suivant en est illustratif :

Soudain, s'évanouit la vie. Le regard s'absenta tel face à un mirage. Le courant heurté de rades dériva en quatre bassins. Désormais lancés dos-à-dos et ramassés en grands bassins fluviaux voués au destin atlantique pulpan la tragédie en chiens crevés garnis de miasmes et d'asticots emboîtés dans la quincaillerie de leurres...

mbam, wouri, bénoué, noun, kim, djerem, lom, boumba, nkam, donga, kienké, mayo-louti, dja, kadéi, pangar, lokoundjé, ndé, ntem, chari, sangha, nyong, serbewel, lobé, vina, bok, dibamba, mounjo, [...] ramassés en quatre bassins (*Sanagas*, p. 28).

En fin de compte, la Sanaga et ses bassins fluviaux autour desquels naîtraient les différentes cultures et civilisations des sociétés traditionnelles nationales, serait une *méditerranée camerounaise*. Leur influence sur les communautés riveraines tient du fait que non seulement ils guident leur destin migratoire suivant le cours des affluents fluviaux, mais aussi, l'identité de l'espace de vie de chaque groupe social formé pendant le périple est liée au cours d'eau qui y draine ; les hydronymes du passage précédent sont, pour la plupart, des circonscriptions départementales du Cameroun.

Ici, la Sanaga est à l'image du groupe ancestral ayant entamé la « Grande Migration » depuis l'Adamaoua, tandis que ses ramifications fluviales qui se répandent dans le territoire national représentent des ethnies constituées au cours du voyage. Ce cours d'eau à lui seul semble constituer un récit épique national qui justifie le Cameroun en miniature. Ainsi, l'hydrographie constitutive de la trame de cette écriture restitue une mémoire historique du peuple camerounais qui aurait une même lignée ancestrale dont le socle commun est le mythique peuple « Nandébo » auquel appartient l'ancêtre « Ngnandéré, le légendaire forgeron au nombril protubérant » (*Sanagas*, p. 20). Tout ceci corrobore le constat de Masaru Emoto (2007 : 9) selon lequel l'eau porte une information, tout comme elle est, d'après Thales de Milet, « le premier principe de toutes choses » (*Ibid.*, p. 13).

La formation des groupes ethniques s'accompagne d'une particularité linguistique qui caractérise chacun d'eux, imitant le bruit de la cascade du cours d'eau local, d'où viendrait le nom de chaque tribu. « Le drain migratoire avait heurté différents rivages, et survécu à moult accidents, l'écho nominal du peuple en fut distordu » (*Sanagas*, p. 28). Ce précédent passage continue dans ce qui suit : « Nandébo écoute. Écoute comme les radiations heurtées le long des berges ont altéré l'écho du nom. mboum,

mbouna, voum, vouté, boulé, bati, beti... jusqu'à perdre sur le fil de la migration, la signifiante vitale de l'homme fait seigneur » (*Sanagas*, p. 29).

En effet, « Nandébo » est un anthroponyme mythique fondamental autour duquel se construisent ou découlent les peuples du Cameroun, par conservation d'une de ses syllabes, ou par modification de la consonne qui débute celle sur laquelle le choix s'opère. Par exemple chez les « **mboum** », « **mbouna** », « **boulé** », la racine *[bo]* est conservée ; alors que les « **vouté** », pour marquer leur particularité sur la même racine *[bo]*, changent l'occlusive *[b]* en *[v]*. Tandis que chez les « **bati** » et « **beti** », tout se joue sur le son *[o]*, remplacé respectivement par *[a]* et *[e]* comme marqueurs d'identité linguistique et ethnique. « Cette insidieuse étrangeté phonique » (*Sanagas*, p. 29) résultant des heurts des cascades constitue des « patrimoines » (*id.*) culturels distinctifs issus du « commun chenal séminal » (*Id.*) parti de l'Adamaoua. Une telle dépendance de l'homme à l'élément aquatique fait que ce dernier apparaisse « comme un être total » (Bachelard, 1942 : 28) dont la personne humaine est le reflet. Dans sa caractérisation de l'eau, Gaston Bachelard conclut que « les voix de l'eau sont à peine métaphoriques, que le langage des eaux est une réalité poétique directe, que les ruisseaux et les fleuves *sonorisent* avec une étrange fidélité les paysages muets, que les eaux bruissantes apprennent aux oiseaux et aux hommes à chanter, à parler, à redire, et qu'il y a en somme continuité entre la parole de l'eau et la parole humaine » (*Id.*). Ce propos de Bachelard, en confirmation à la précédente analyse, insiste en particulier sur l'origine hydrique de la parole humaine. Ce qui place davantage cette matière au centre du destin de l'homme et des sociétés camerounaises en particulier, comme en démontre la figure ci-après.

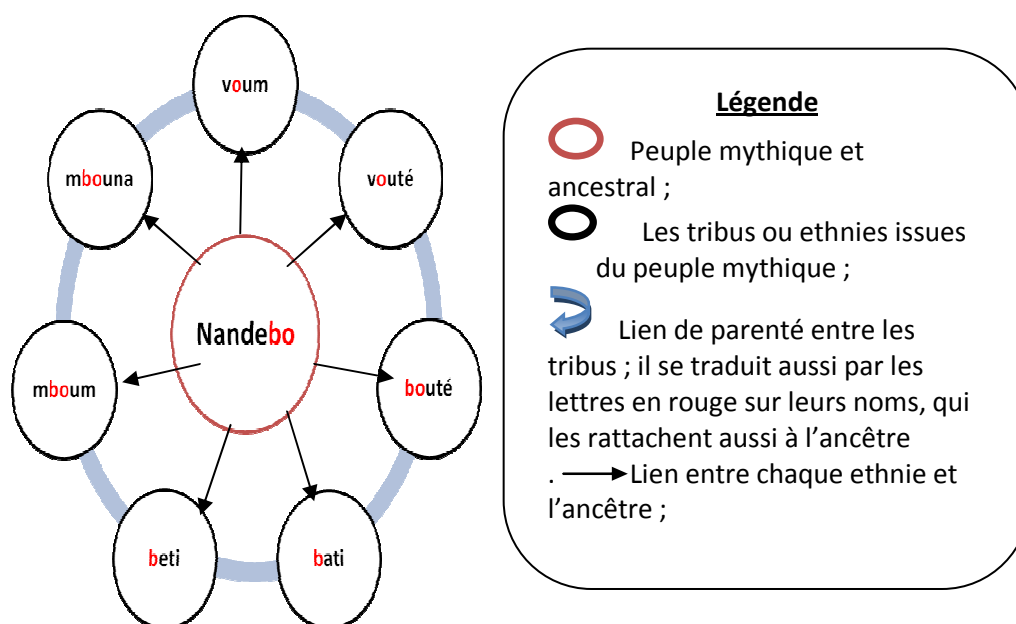


Figure 3 :Pédigrée ethnolinguistique du peuple camerounais

À terme, les fonctions de l'eau sont plurielles. Précisément, la *Sanaga* restitue l'histoire de peuplement du Cameroun, avec un accent particulier sur les facteurs ayant présidé à la formation des groupes ethnolinguistiques qui font aujourd'hui la diversité culturelle de ce pays, mais qui auraient un même ancêtre. En cela, *Sanagas* de Wilfried Mwenye apparaît comme une archive en même temps qu'elle sert de site « de repérage d'éléments susceptibles d'éclairer le lecteur sur le passé lointain ou proche » (Ngetcham, 2017c : 25) du Cameroun. Ainsi, « il semble évident que l'écrivain laisse dans [ce texte] les traces de la société, comprises comme ce qui échappe à la destruction du temps ; alors la littérature apparaît comme un champ potentiel de vestiges d'un monde réel dans l'univers de l'écriture » (*Ibid.*, p. 26).

Conclusion

Sanagas est une production littéraire qui a pour motif poétique l'eau. Sur cette dernière se restituent des savoirs divers qui se situent aux antipodes de la littérature. L'œuvre constitue de ce fait une écriture quelque peu scientifique, disons-le ainsi, où l'hydrologique côtoie le biologique ou l'embryologique, le sociologique, l'ethnologique, l'anthropologique et l'histoire, pour ne citer que ces quelques savoirs non-littéraires. Ce qui

restitue à l'œuvre son caractère documentaire, dont l'analyse débouche sur « une nouvelle épistémè destinée à déloger les savoirs scientifiques de leur situation de centralité symbolique », selon Gianni Vattimo repris par Christine Baron. Ainsi, le texte littéraire se veut un document, une archive ou une nouvelle forme d'écriture scientifique où les écrivains revêtent le manteau du savant.

Bibliographie

A- Corpus

-MWENYE, Wilfried, 2020, *Sanagas*, Yaoundé, Ifrikiya.

B- Ouvrages cités

-ARONSSON, Mattias, 2006, *La thématique de l'eau dans l'œuvre de Marguerite Duras*, (thèse de doctorat Ph.D), Göteborgs Universitet.

-BACHELARD, Gaston, 1942, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti.

-COMPAGNON, Antoine, 2007, *La littérature, pour quoi faire ?*, Paris, Collège de France/Fayard.

-DELACROIX, Luc, LASSERRE, Frédéric, 2003, *L'eau dans tous ses états : Chine, Australie, Sénégal, États-Unis, Mexique, Moyen Orient...*, Paris, L'Harmattan.

-EMOTO, Masaru, 2007, *L'eau, mémoire de nos émotions*, Paris, Guy Trédaniel.

-HARB, Abu, Ibrahim, 2009, *Petit guide illustré pour comprendre l'islam*, London, Darussalam.

-JABLONKA, Ivan, 2014, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil.

-LEPIENNE, Laurence, 2003, *Vers une bioéthique européenne ? L'exemple de l'embryon humain*, Paris, Fondation Robert Schuman.

-NGETCHAM, 2017, *Traces et construction des mentalités dans des œuvres d'art et des textes littéraires de langue française. Proposition pour une archéologie des arts littéraires et visuels*, vol. 3, thèse HDR, Yaoundé, Université de Yaoundé I.

-NGETCHAM, (2022), *Pour une critique archéologique des arts et des lettres*, Paris, Atramenta.

-OLIVRY, Jean-Claude, 1986, *Fleuves et rivières du Cameroun*, Paris, Mesres-Orstom.

-ORSENN, Erik, 2009, *L'avenir de l'eau. Petit précis de mondialisation II*, Paris, Fayard.